

Réponse à Albert Jacquard

●●● **Stjepan Kusar**, Genève

Ancien professeur de théologie dogmatique
à la Faculté de théologie catholique de
l'Université de Zagreb.

« *Dieu ?* », l'ouvrage d'Albert Jacquard (Stock/Bayard, Paris 2003), a suscité un intéressant débat autour des difficultés fondamentales de dialogue entre la science et la foi, qui utilisent des langages et des méthodes de recherches différentes.¹ La confusion faite par A. Jacquard est assez fréquente dans les milieux scientifiques.

« Ils parlent toujours le langage des autres » : cette remarque, un peu malicieuse, du philosophe allemand Hans Blumenberg à propos des théologiens est sans aucun doute pertinente pour une bonne partie des essais théologiques du XX^e siècle, à commencer par le célèbre « couple » Bultmann-Heidegger, jusqu'à la récupération de Levinas et de Derrida par le discours théologique. Celui-ci se mue ainsi en une sorte d'écho des théories philosophiques, oubliant que les originaux sont toujours plus intéressants que les copies. Indice d'une lassitude ? Il y a encore, malgré tout, et fort heureusement, des essais théologiques sérieux et originaux témoignant d'un intérêt authentique et foncier pour Dieu, qui est et demeure l'objet principal de cette discipline. Quant à la philosophie, l'intérêt pour Dieu n'est guère aujourd'hui au centre de son débat.

Chose curieuse, on le rencontre en revanche souvent du côté des scientifiques - il suffit de mentionner, entre autres, Paul Davis, Frank Tipler ou Albert Jacquard. Sans se soucier de comprendre la parole chrétienne - et encore moins sa composante théologique -, ils parlent de Dieu et du contenu de la foi en partant du présupposé que le langage de la science suffit à exprimer ce qu'ils en pensent. Certes,

ils ne parlent pas « le langage des autres », mais ils ne se demandent pas non plus si leurs propres instruments langagiers suffisent pour vraiment comprendre et exprimer ce qu'on nomme Dieu. Derrière cette attitude, on peut soupçonner une autosuffisance allant de pair avec le préjugé scientiste tellement typique de notre siècle.

La mentalité scientiste

En effet, l'époque dans laquelle nous vivons est marquée par une idéologie selon laquelle il n'est de vérité que scientifique, c'est-à-dire évidente. À partir du moment où l'identité entre vérité et évidence est érigée en credo (comme ce fut trop souvent le cas dans la période moderne), il est clair que Dieu ne peut plus être reconnu comme vérité, car assurément Dieu est tout sauf une évidence au sens scientifique du terme.

C'est justement ce que postule Albert Jacquard : Dieu et toutes les affirmations de la confession de foi chrétienne se devraient d'avoir le même degré d'évidence que les objets de la re-

1 • Cf. **Philippe Baud**, *Albert ? Contre-chant au Credo d'Albert Jacquard*, Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 120 p.

cherche scientifique. Mais est-ce qu'une entité immatérielle peut être abordée à l'aide de méthodes appropriées à l'exploration de la réalité matérielle ?

Pour Jacquard, la règle de base de la science est : « justifier chaque affirmation par un raisonnement qui fait découler ce que l'on affirme, avec une logique rigoureuse, d'une affirmation antérieure ». C'est très bien, mais l'auteur ne reconnaît pas de son côté le rigoureux de la méthode employée en philosophie (la philosophie de la science exceptée) et en théologie, cette condition indispensable pour une analyse du Credo.

En effet, il passe au crible les notions principales du Credo en se demandant quelle valeur le langage moderne pourrait leur attribuer, « la signification qu'implique la science d'aujourd'hui ». Il reconnaît que ce texte a façonné son enfance et sa pensée et qu'il s'est peu à peu libéré de son emprise grâce à sa formation scientifique et à la pensée critique qu'il a adoptée adulte. « Le scientifique que je suis va donc dialoguer avec l'enfant que j'ai été. » On ne peut douter du résultat : « L'analyse des croyances qui ont comblé mon enfance, qui ont structuré ma culture initiale m'en fait découvrir le vide. »

Il n'y a là rien de nouveau. Depuis la période des Lumières, ce mode de pensée nous est familier. De ce point de vue, que dire d'autre à propos du livre d'A. Jacquard sinon qu'il n'aurait pas valu la peine d'être écrit. Et s'il ne mène à rien de nouveau, c'est bien parce que le langage des sciences et le langage de la foi sont situés sur des plans distincts et ont un rapport à la réalité différent.

Le savoir scientifique se fonde sur une méthode expérimentale, en lien avec les mathématiques et leurs certitudes

formelles. Il s'agit de formuler des hypothèses, de faire des expériences, de connaître les règles de fonctionnement de la réalité matérielle en tant qu'objet de recherche, d'appliquer les connaissances acquises au domaine de la technique. Mais l'homme entretient avec la réalité une autre relation, qui n'est ni en concurrence avec la science ni en rapport d'exclusion avec elle. C'est notre attitude face au sens et à la valeur de notre existence, face à nos proches, à notre situation dans la société, au travail, etc. Elle touche à notre vouloir profond et concerne le sens de la vie et de nos engagements. Nous pouvons appeler cela la capacité de croire et d'espérer, au sens large (pré-théologique) de ces termes : l'adhésion à sa propre existence, dans sa totalité, et l'affirmation du sens qui la régit. C'est ici également qu'il faut chercher le sens de la foi religieuse, avec des moyens qui tiennent compte de sa spécificité.

En effet, il est absurde de se servir du langage scientifique pour analyser celui de la foi sans même essayer de se demander s'il n'y a pas entre eux une différence telle que seule la médiation philosophique permettrait de passer de l'un à l'autre. Pour Jacquard, tout est clair : «... dans le domaine où notre désir de compréhension est toujours insatisfait (se sont développées) des religions prétendant apporter des réponses à toutes les interrogations ». La religion serait donc une mauvaise science et une inutile métaphysique. Les affirmations de la religion n'auraient aucune chance face à la critique scientifique ; elles formeraient un édifice d'idées destiné fatalement à s'écrouler. Jacquard n'y voit là aucun dommage, la religion étant pour lui inutile et source de conflits.

Jacquard ne se demande jamais quelle est la spécificité du langage religieux en général et celle de la parole chrétienne en particulier. C'est probablement parce qu'il a réduit au préalable la religion chrétienne - dans le meilleur des cas - à une sorte d'éthique humanitaire qui n'a pas besoin de définitions propres.

La parole chrétienne

Pourtant un regard libéré des préjugés scientistes peut légitimement distinguer trois catégories dans le discours chrétien : le discours narratif de l'expérience chrétienne, le discours assertif de l'enseignement et de la catéchèse, et le discours spéculatif de la théologie. Le discours narratif parle de l'expérience inouïe des disciples de Jésus de Nazareth, ceux qui l'ont accompagné et ont vécu avec lui. Le récit de leurs expériences n'est pas un récit non engagé, au contraire : il est passionné, va *cum ira et studio*, parce qu'il parle de Dieu devenu tout proche des hommes dans la personne et l'œuvre de Jésus de Nazareth. Ces disciples ont reconnu en lui le Christ de Dieu, promis par les prophètes d'Israël ; ils avaient conscience que leur expérience avec le Maître avait une signification capitale pour tous les hommes et qu'il fallait que cette expérience et le savoir qui en découle soient communiqués, à travers l'histoire, aux hommes et aux femmes de tous les temps. Pour cela, ils ont engagé leur vie jusqu'à la mort par le martyre. Les paroles de Jésus et l'expérience de la vie commune avec lui ont bouleversé toutes les images de Dieu, de l'homme et de la relation de l'un avec l'autre que les hommes s'étaient forgées. Tout cela était tellement nouveau et fort qu'il a fallu trouver un nouveau genre littéraire pour l'exprimer

- précisément l'Evangile. L'Evangile est en même temps le récit, le témoignage et l'annonce de cette nouveauté de Dieu apparue dans Jésus. La communauté de ses disciples et de leurs adhérents et disciples, c'est l'Eglise du Christ.

Le discours assertif se trouve déjà mêlé au discours narratif dans les écrits du Nouveau Testament, mais il a été développé surtout dans la catéchèse chrétienne, dans les symboles de la foi et dans l'enseignement des conciles, des papes et des évêques tout au long de l'histoire chrétienne, jusqu'à aujourd'hui. Il est particulièrement développé dans les catéchismes qui présentent systématiquement le contenu de la foi. Le discours assertif ne parle pas d'expérience, mais la suppose et renvoie à elle. On peut dire qu'il cherche à exprimer le contenu de l'expérience chrétienne et de sa vérité, et qu'il renvoie le croyant vers cette expérience ; il trouve son accomplissement au-delà de lui-même. C'est pourquoi l'acte de foi n'a pas son enracinement et sa visée ultime dans les propositions exprimant le contenu de la foi, mais dans la réalité qu'elles signifient ou expriment.

Le discours spéculatif suppose les deux types de discours précédemment évoqués et cherche à formuler à son tour ce qu'ils expriment, mais par le biais de concepts précis - forgés à l'aide et sur l'exemple du discours philosophique - dans le but de systématiser la totalité du contenu de la foi chrétienne. C'est le langage de la théologie comme « science », qui procède selon une méthode propre, rigoureuse et systématique. En jouant librement sur l'étymologie, on pourrait dire que ce discours s'appelle à juste titre « spéculatif » (en latin *speculare* signifie « observer » et *speculum* signifie « miroir »)

parce que dans chacune de ses parties se reflète la totalité du contenu de la foi ; celle-ci doit être exposée selon les règles de la méthode théologique. Dans ce type de discours, il devient évident que la foi engendre sa propre pensée et son propre langage, par le biais duquel elle entre en dialogue avec toutes les autres formes de la pensée humaine en affirmant sa vérité à l'aide d'arguments appropriés. Ce faisant, la théologie tient compte des questions toujours nouvelles que l'existence humaine pose. C'est pour cela qu'il ne saurait exister de « système » chrétien ou même catholique ; on pourrait à la rigueur parler de « système ouvert », à la manière des « sommes théologiques » médiévales.

Responsabilité du chrétien

A part l'effort toujours nécessaire de rendre témoignage en concrétisant l'enseignement évangélique dans son propre comportement, le chrétien a également la responsabilité de faire des efforts intellectuels pour penser et exprimer la foi, pour ne pas la réduire à un cri. Ces efforts ont à se mouvoir, à mon avis, dans trois directions.

D'abord, constater et montrer que d'autres relations avec la réalité existent bel et bien (et pas seulement celles qui sont légitimées par la recherche scientifique) et qu'elles ne sont nullement moins vraies. Ensuite, entreprendre ce travail que Thomas d'Aquin désigne par l'expression *solvere rationes*, c'est-à-dire répondre aux arguments des adversaires : car, s'il est impossible de démontrer la vérité de la foi comme on démontre la présence d'une particule ou des processus dans une cellule vivante, il est néanmoins possible d'expliquer que

les objections et les contestations que l'on adresse à la foi reposent sur une mauvaise compréhension de son expression, et que l'on peut penser ce que la foi affirme sans se contredire. Et enfin, il faut risquer une présentation cohérente de la foi, une présentation qui tienne compte des questions, des aspirations et des angoisses des hommes et des femmes.

Le Credo a été formulé à une époque lointaine, dans une culture assez différente de la nôtre et pour répondre à des questions qui ne sont pas celles de notre temps marqué par les exploits scientifiques et techniques. C'est pour cela que le livre d'Albert Jacquard peut provoquer la réflexion et encourager des essais de compréhension et d'expression du contenu de la foi qui correspondront à la culture façonnée par la science. C'est une tâche permanente qui doit prendre en compte tous les niveaux de discours de la parole chrétienne. Une tâche à accomplir non en parlant « le langage des autres » - par exemple celui des scientifiques - mais en créant et en développant un langage nourri par une expérience authentique de la foi, au sein d'une communauté ecclésiale qui aime et sait écouter et dialoguer avec le monde dans lequel elle vit.

S. K.

Fermeture de nos bureaux

L'administration et la rédaction de *CHOISIR* ainsi que le CEDOFOR seront fermés pour les fêtes du

**mardi 23 décembre 2003, à 11h.
au lundi 5 janvier 2004.**